Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 45/1954 (1954)

Artikel: La civilisation contre l'enfant
Autor: Dottrens, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114233

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La civilisation contre l'enfant

Insuffisance de l'éducation familiale.

Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode comme un arbre de son jardin.

Ce premier alinéa de l'*Emile* de Rousseau prend un relief singulier dans les temps que nous vivons et la critique principale adressée depuis quelque deux cents ans à l'œuvre du Citoyen de Genève semble perdre de plus en plus de sa force.

L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt !

Point n'est besoin de revenir sur le caractère trop absolu de l'affirmation de Jean-Jacques touchant la bonté originelle de l'homme ! On se bornera, ici, à rappeler les enseignements de la psychiatrie contemporaine : l'hérédité dans ses formes et ses tendances n'est plus une constituante de l'être humain déterminant sa destinée sans appel ni remède, mais un facteur fondamental de la vie sur lequel il est possible, dans certaines limites, d'agir pour améliorer.

Que l'enfant, par contre, soit victime de la société en un siècle appelé le siècle de l'enfant, à une époque qui a codifié ses droits sur le plan international, c'est l'expression d'une vérité tragique dont témoignent en premier lieu les multiples services et institutions d'aide et de protection qui lui sont consacrés.

Peut-être n'est-il pas inutile que les éducateurs abandonnent parfois leur optique habituelle et leurs points de vue limités au champ de leur activité professionnelle pour se placer en face de la réalité du monde d'aujourd'hui, trop souvent ignorée à l'intérieur des écoles, ce monde dans lequel vivent les enfants.

Ce faisant, il devient possible d'avoir une connaissance plus exacte des conditions de leur existence, de leurs besoins et de leurs intérêts, des obstacles multiples qui font d'eux des êtres bien différents de ceux que nous voudrions qu'ils soient ou que nous croyons qu'ils sont. Une telle connaissance apparaît impérieusement nécessaire, moins, du reste, pour excuser des attitudes ou des défaillances que pour comprendre et agir plus efficacement avec équité.

Nous sommes arrivés à un état de civilisation qui ne saurait être comparé à aucun de ceux qui l'ont précédé : l'homme contemporain achève de conquérir la terre dans le temps où il a fait la conquête du ciel. Il arrache aujourd'hui à la matière ses secrets les plus cachés.

Nous sommes entrés dans l'ère de la civilisation dite atomique dont les douleurs et les risques de l'enfantement sont l'angoisse et la peur du monde contemporain.

L'homme de 1954 demeure désemparé devant les forces matérielles que son génie a créées. Il n'a su encore ni discipliner leur emploi ni constituer un système de consignes individuelles et collectives qui mettraient véritablement le progrès technique au service de l'humanité. Bien au contraire, celui-ci apparaît comme la menace la plus grave et la plus immédiate contre les hommes qui en sont les auteurs avant d'en être les victimes et contre la planète sur laquelle ils habitent. Il n'est pas un seul des domaines de l'activité humaine dans lequel des changements récents aux conséquences encore mal connues ne se soient produits, mais nous sommes tellement plongés dans la civilisation mécanicienne que nous ne nous étonnons même plus de ce qui se passe sous nos yeux, de ce qui se crée et se modifie tous les jours. Si nous prenions la peine d'analyser, même succinctement, les effets du progrès scientifique et du progrès technique sur nos vies personnelles et celles de nos enfants, peut-être nos réactions et nos jugements à l'égard de ces derniers seraient-ils autres que ceux auxquels nous nous arrêtons généralement.

Quelques faits suffiront à le démontrer.

Dans la plupart des métiers et des professions, nos parents, nos grands-parents ont connu des journées de travail dont la durée ne se comptait pas : nombre d'entre eux ont ignoré ce qu'étaient les vacances. Par contre, le rythme et l'intensité de leurs activités étaient fort différents de ce qu'ils sont de nos jours. Moins fatigué, moins tendu grâce à une cadence lui convenant, le travailleur trouvait dans l'exécution de sa tâche quotidienne des satisfactions que la rationalisation et le travail à la chaîne ont supprimées. Il en est résulté un besoin impérieux d'évasion qui a changé la nature des occupations de détente et de loisirs : non plus l'occasion d'un repos réparateur ou d'activités de réel délassement, mais l'extension de pseudo-loisirs moins recherchés qu'imposés par les contraintes sociales agissant en ce domaine par le truchement de cette effroyable invention contemporaine qui a nom propagande : la réclame commerciale, véritable moyen de pression, de domination des esprits, d'affaiblissement de la lucidité et de la volonté de résister ! Le slogan, le haut-parleur, l'affiche, le catalogue, érigés en instruments d'obsession !

Le cinéma, la radio, l'engin motorisé : merveilleuses créations du génie humain ; par ailleurs le sport, le journal et le livre auraient

pu, auraient dû contribuer à l'élévation morale et culturelle de l'homme organisant ses loisirs pour jouir de la vie dans le sens le plus noble de ce terme.

A quoi ces moyens de détente, d'information et de culture ont-ils servi ? Non pas à employer intelligemment le temps dont on dispose, mais à accentuer le malaise intérieur, la peur de réfléchir sur soi-même et sa destinée, le besoin de ne plus penser. Ils sont devenus un des facteurs essentiels de dissolution du lien familial, un des obstacles les plus redoutables et les plus dangereux à l'éducation des enfants et des adolescents. Aller au cinéma, assister à un match ou à une manifestation sportive, se caler des heures durant devant un poste de radio, ce sont là des formes courantes de loisirs. Elles suppriment le commerce humain, les contacts familiaux, les relations d'amitié, l'esprit de compréhension et de camaraderie. Elles isolent et font de chacun un être dépersonnalisé qui, dans la foule à laquelle il s'agrège, perd tout contrôle de ses actes et ne réagit plus que par ses instincts comme si une force implacable lui avait ôté toute possibilité de réaction intelligente ou de conduite contrôlée. A juger de la conduite des adultes, que penser de celle des enfants obligés à vivre dans une telle ambiance dans et hors du foyer familial ? [1]

Telle est, fort schématisée, la vie des êtres humains et de la collectivité humaine aujourd'hui. Le monde contemporain a perdu les traditions et les mœurs de ses devanciers. Autrefois, le milieu social restreint et par là autonome protégeait l'adulte comme l'enfant ; l'absence ou la possibilité fort limitée de comparaisons, le caractère stable des travaux et des loisirs, une conscience sociale agissant sur tous de l'extérieur par des contraintes facilement acceptées parce qu'à peine ressenties, une identité relative de la vie des aînés et des cadets marquée, cependant, par le fait que les petits n'étaient jamais mêlés aux préoccupations, aux soucis voire aux délassements des grands, tout ce réseau, toute cette armature sociale constituaient un cadre protecteur, une voie facile à suivre, bordée de solides barrières que la plupart des enfants comme des adultes ne franchissaient pas parce que, pratiquement, les moyens n'existaient pas de le faire. Il était plus facile, autrefois, de se bien conduire et d'être vertueux.

Ces barrières sociales n'existent plus !

Il est vain de se lamenter ou de se plaindre, de rêver à je ne sais quel âge d'or vers lequel nous devrions retourner. Même les contempteurs les plus déclarés de la vie moderne refuseraient de revenir à un stade de vie qui fut celui de leurs parents, de renoncer à tout le confort, même modeste peut-être, dont ils jouissent tous les jours. La vie

[1] Filmer les spectateurs d'un match dans leurs gestes, leurs mimiques, leurs vociférations puis, quelques jours après, les isoler pour leur faire voir leur propre personne, leurs attitudes et entendre leurs cris, serait provoquer chez ceux qui ont encore le sens de la mesure et de leur dignité des étonnements salutaires !

moderne ne se suppose pas sans l'automobile, le téléphone, la presse, la radio, le cinéma. Nous devons donc vivre dans notre temps, mais, au lieu de nous laisser dominer par la matière et par la technique, faire effort pour les utiliser plus intelligemment.

Il y a plus d'un siècle, Pestalozzi proposait à ses contemporains une solution à laquelle nous ferions bien de songer à notre tour :

Notre continent a parcouru le grand cycle entier de sa décadence, il a multiplié l'expérience de véritables égarements sans reconnaître encore avec assez de vie, avec une assez vive indignation intérieure, si je puis dire, que la source des maux dont nous souffrons est dans la corruption même de notre civilisation, et qu'il est urgent de prendre des dispositions pour réagir par le seul moyen valable : une éducation qui exerce en profondeur une action féconde sur le progrès individuel de notre espèce, et, issue de cette éducation, une culture populaire solidement fondée, une formation de l'homme.

Ou bien, ajoute Pestalozzi, allons-nous encore nous faire des illusions à ce sujet ? Pourrions-nous avoir vu se dérouler chez nous les grands événements de nos jours sans en reconnaître l'esprit ni les sources ? Pouvons-nous refuser de voir que la source, la cause des souffrances humaines qui se sont abattues pendant des années sur tant d'Etats est dans la pire corruption, sous toutes ses formes et tous ses aspects, qui ait jamais attaqué une civilisation ?

Nous avons été mis en garde, comme l'humanité le fut rarement. Mille blessures sanglantes nous crient comme pendant des siècles et des siècles elles n'ont jamais crié au monde : devenons des hommes pour pouvoir redevenir des citoyens, pour pouvoir reformer des Etats, et ne pas sombrer par inhumanité dans le manque de civisme, et du manque de civisme dans la dissolution, sous quelque forme que ce soit, de toute force politique.

La culture individuelle est par essence le fondement même de toutes les forces qui assurent la prospérité de la culture collective.

Notre présence dans ce monde exige de tous un effort de pensée et de détermination plus impérieux et plus décisif qu'à d'autres moments de l'histoire ; un choix inéluctable, un acte de volonté conscient s'imposent à chacun de nous.

En 1912, le grand sociologue français Emile Durkheim pouvait, sans aller au-delà des constatations de la réalité, s'exprimer comme suit :

Il saute aux yeux que toute éducation consiste dans un effort continu pour imposer à l'enfant des manières de voir, de sentir et d'agir auxquelles il ne serait pas spontanément arrivé... Dès les premiers temps de sa vie, ajoute-t-il, nous le contraignons à manger, à boire, à dormir à des heures régulières ; nous le contraignons à la propreté, au calme, à l'obéissance ; plus tard, nous le contraignons, pour qu'il apprenne à tenir compte d'autrui, à respecter les usages, les convenances ; nous le contraignons au travail, etc. Si, avec le temps, cette contrainte

cesse d'être sentie, c'est qu'elle donne peu à peu naissance à des habitudes, à des tendances internes qui la rendent inutile, mais qui ne la remplacent que parce qu'elles en dérivent... Cette pression de tous les instants que subit l'enfant, c'est la pression même du milieu social qui tend à le façonner à son image et dont les parents et les maîtres ne sont que les représentants et les intermédiaires.

Une telle définition de l'éducation ne saurait trouver sa justification qu'aux époques de stabilité de la vie sociale, à des périodes de l'histoire précédant les crises puisqu'elle procède d'une conception qui exclut toute évolution, tout aménagement. Elle caractérise les sociétés fermées dont a parlé Henri Bergson ; elle est bien représentative de collectivités qui vivent sur leur passé, renoncent à faire face aux problèmes du présent sinon pour les ignorer et lentement s'acheminent vers le suicide et la mort. Notre génération assiste au suicide d'une civilisation et l'on se demande, lorsqu'on étudie ces problèmes, comment l'esprit humain, comment les éducateurs tant familiaux que scolaires peuvent concilier une formation telle que la préconise Durkheim, qui fait fi à la fois des droits de la personne et des réalités sociales, avec le mode de vie qui attend les enfants quand ils seront adultes, dans nos sociétés démocratiques où les hommes naissent et sont juridiquement libres et égaux en droit.

Où donc et comment dans un tel système auront-ils appris ce que sont la liberté et les exigences morales qu'elle implique ?

Dans les périodes de stabilité où une telle éducation déploie ses effets sans qu'on en estime à leur juste valeur les insuffisances et les méfaits, il reste qu'elle aboutit à des résultats positifs valables pour un temps.

Mais qu'on prétende trouver en elle un remède aux maux de ce siècle, dans la période de désintégration que nous vivons, est un défi au bon sens. Comment des adultes mal adaptés eux-mêmes à un monde et à une existence en constante transformation trouveraient-ils les moyens de donner aux enfants les consignes et les habitudes de comportement qu'ils ne possèdent pas ?

L'enfant instable, l'enfant blasé, l'enfant revendiquant, l'enfant brutal, l'enfant paresseux, les enfants difficiles en un mot, dont le nombre va grandissant, ces enfants qui ont tous les défauts et dont tant de parents disent qu'ils ne savent plus qu'en faire, sont victimes non responsables ; victimes d'une socialisation dans un monde social désaxé qui ne peut produire que des désaxés tant que les adultes prétendront assurer leur éducation par des moyens périmés, des conceptions sans valeur ni efficacité dans les conditions actuelles de la vie.

C'est pourquoi il convient d'assigner aux éducateurs une mission d'un ordre bien différent de celle que je viens de caractériser.

Le 10 décembre 1948, l'Assemblée générale des Nations-Unies adoptait une déclaration universelle des droits de l'homme proposée

à l'humanité comme idéal commun à atteindre par tous les peuples et par toutes les nations.

Ce document donne, en son article 26, § 2, la définition suivante de l'éducation :

« L'éducation doit viser au plein épanouissement de la personnalité humaine et au renforcement du respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales. »

L'article 29 ajoute ce complément : L'individu a des devoirs envers la communauté dans laquelle seul le libre et plein développement de sa personnalité est possible.

Epanouissement de la personnalité humaine,
effort continu pour imposer.
Respect de la valeur humaine que représente chaque être,
respect des usages établis et du conformisme social.
Apprendre à vivre et à se conduire,
apprendre à obéir et à plier l'échine.

S'épanouir à la liberté et prendre conscience de la responsabilité qu'elle implique,

subir un dressage qui a conduit des millions d'hommes de notre temps à l'esclavage et à la misère morale.

Il vaut la peine de réfléchir à ces oppositions irréductibles. Epanouir la personnalité humaine dans l'enfant suppose des éducateurs particulièrement qualifiés et instruits des moyens propres à atteindre un tel but avec le maximum de sécurité. Or, les adultes d'aujourd'hui, victimes eux-mêmes d'une éducation insuffisante, que les conditions de la vie sociale ont rendue plus insuffisante encore, sont pour la plupart hors d'état d'entreprendre avec lucidité et persévérance une tâche aussi délicate. C'est pourquoi tant d'entre eux renoncent ou se trompent.

C'est aux périodes de stabilité qu'une telle éducation aurait pu avec le plus de facilité et de succès déployer ses effets. Mais elle n'était pas concevable par la collectivité : seuls en voyaient la nécessité les penseurs et les visionnaires dépassant la réalité de leur temps. Il y a 400 ans, Montaigne demandait déjà que l'éducation forge les âmes avant de meubler les intelligences, qu'elle tende à l'action morale, qu'elle rende meilleur et plus sage et non pas plus savant. Il y a plus d'un siècle, Pestalozzi pouvait écrire : « C'est peut-être le cadeau le plus effrayant qu'un génie hostile ait fait à notre temps : des connaissances sans les capacités, des idées sans la volonté et la maîtrise de soi qui pourraient faciliter l'accord de notre être véritable avec notre existence et la rendre possible. »

Oserait-on affirmer qu'ils ont été entendus ?

Ainsi notre temps requiert des moyens d'éducation que les éducateurs ne connaissent guère et ceux qu'ils emploient vont, en général, à fins contraires du but qu'ils se proposent d'atteindre.

Les éducateurs du type autoritaire se trompent quand, pour remédier aux difficultés présentes, ils préconisent le retour à l'éducation de contrainte et aux consignes imposées et ceux-là même qui proposent ce remède pour les autres seraient vite indignés qu'on le leur appliquât. Les éducateurs du type libertaire se trompent qui, épris d'indépendance et de liberté, pratiquent la règle détestable du laisser-faire, oubliant que la conduite a ses lois, la vie morale ses consignes, la liberté ses limites, la volonté ses insuffisances, le caractère ses écarts. L'enfant a beaucoup plus besoin d'exemples que d'autorité, de vérité que de préceptes, d'idéal que de jouissance. C'est aux éducateurs de s'en convaincre et d'agir en conséquence.

Eduquer les autres, c'est d'abord et sans cesse se rééduquer soi-même. Ne plus se laisser vivre au gré des circonstances et des événements, ne plus accepter tous les moyens que nous offre le monde de fuir devant notre propre intelligence, devant nous-mêmes, en laissant aux autres le soin d'agir et d'arranger, à la façon d'esclaves ou de parasites ; résister, lutter contre la facilité, contre le conformisme ; se moquer éperdument de l'opinion de la masse, se refuser à toutes les actions grégaires, ne pas céder aux attraits de la réclame et de la propagande, aux loisirs faciles et multiples, demeurer soi-même, éprouver toute chose et retenir ce qui est bon ; mettre au premier plan l'enrichissement de sa vie intérieure et celle de ses proches. Et, pour ce qui est des enfants, concevoir qu'élever un enfant, c'est développer et enrichir sa nature profonde et agir sur lui par son propre exemple. A ce prix, c'est-à-dire par l'effet d'un amour paternel, maternel et magistral intelligent, contribuer à l'instauration d'une civilisation plus humaine et plus morale qui ne sera plus un scandale aux enfants, ces enfants qui ne doivent devenir ni des esclaves ni des robots, mais des êtres doués de raison et de sentiment, épris d'aspirations et d'idéal, des personnalités dignes du nom d'homme.

C'est extrêmement simple à réaliser ; la formule tient en un mot : *vouloir*. Cet effort de volonté demande moins de courage que de raison et de sens du réel. Il apporte à tous ceux qui en sont capables plus de joies que de soucis, plus de contentement intérieur que de peines et, en particulier, cette certitude que, quoi qu'il arrive dans le cercle familial, comme à l'école, dans le pays ou dans le monde, nous aurons rempli en toute bonne conscience notre simple devoir d'hommes, de femmes, de pères, de mères, d'éducateurs qui n'auront pas méconnu les droits ni trahi la confiance des enfants.

Certes, nous ne pouvons pas grand-chose, personnellement, sur les événements et sur l'évolution de la vie sociale ! Nous pouvons beaucoup si nous croyons à la vertu de l'exemple, si nous sommes convaincus que la valeur d'une collectivité : famille, classe, peuple, résulte de la valeur de chacun des membres qui la composent. La chaîne la plus résistante perd toute solidité si un de ses anneaux est à la limite

de la cassure. Qu'il soit remplacé et l'ensemble reprend toute sa valeur. La contagion du courage et du bien est aussi rapide que celle de la lâcheté et du mal.

La civilisation sera inhumaine pour l'enfant tant que les adultes seront en scandale aux enfants.

Il s'agit, on m'entend bien, de vivre dans notre temps et dans nos milieux respectifs ; d'aborder la vie avec ses exigences et ses tentations et d'y faire intelligemment face.

Contre ces tentations, contre ces excès, contre les besoins factices, il existe pour l'enfant un solide rempart : la famille, le foyer. C'est par la consolidation de ce bastion qu'il faut commencer. L'enfant est sauvé qui a la chance de naître dans un milieu conjugal sain où le père et la mère forment véritablement un couple agissant avec bon sens et persévérance en fonction de leur progéniture, car le style de la vie familiale donne à celui-ci son style de vie propre. C'est la famille qui donne à l'enfant le sens de l'humain, le sentiment de la sécurité.

Le social, c'est l'inhumain, la crainte, la tension ; l'adaptation de l'un à l'autre ne peut se faire que si la famille donne à l'enfant l'armature morale nécessaire.

La famille a cessé d'être une entité juridique caractérisée par des rapports de droit réglant les conditions de la contrainte de son chef et de la subordination des membres à celui-ci. En fait, elle est, elle devrait être une entité morale dont la cohésion repose sur le respect mutuel, le sens de la responsabilité de chacun, l'esprit de service de tous, l'organisation de l'existence commune par une adaptation judicieuse et acceptée des désirs et des besoins de tous ordres aux possibilités correspondantes.

Les conditions actuelles de la vie de famille posent, en premier lieu, un problème de discipline personnelle de la part des parents et de connaissance d'autrui, des enfants si différents dans leur tendances et leur évolution :

Moins d'autorité et plus de tendresse.

Moins de contrainte et plus d'affection.

Moins d'injonctions et plus d'exemples.

Compréhension et confiance, régularité et persévérance dans l'action raisonnée et adéquate.

Les enseignements les plus récents de la psychologie montrent l'importance, dans le développement de la personnalité de l'enfant, de l'entourage immédiat de celui-ci, en tout premier lieu, de l'influence des parents et du milieu familial.

Le comportement social d'un enfant, son adaptation ultérieure à ses semblables et aux exigences de la vie collective dépendent, en premier lieu, de l'attitude de son père et de sa mère à son égard. Les parents sont à l'origine des images et des idées que l'enfant se fait des gens et du monde. Les conclusions des hommes de science sont

même singulièrement étonnantes et dignes d'être mieux connues : ce qui importe, c'est moins ce à quoi on a tendu jusqu'ici, en matière d'éducation du premier âge : l'acquisition rigoureuse de bonnes habitudes qui font de l'enfant un être apparemment bien stylé et, comme on dit, bien élevé. Ce résultat, pour être méritoire, ne doit pas être regardé comme parfait ni même comme suffisant, car, si cet entraînement a été imposé à l'enfant sans que celui-ci ait atteint dans ses possibilités diverses et dans son évolution psychologique une maturation faisant de cette éducation un acquis définitif, on risque fort, ultérieurement, d'assister à des renversements d'attitudes auxquels les parents ne comprendront rien. Persuadés d'avoir rempli au plus près de leur conscience leur devoir d'éducateurs, ils se lamenteront sur l'ingratitude, le mauvais caractère ou l'hérédité de leur enfant ou encore sur les influences extérieures qu'il aura subies. Ce qui importe autant et peut-être davantage, c'est moins l'acquisition d'habitudes que l'enfant doit posséder, cela va de soi, mais bien la manière dont l'entraînement à ces habitudes aura été prévu et ordonné. L'essentiel n'est pas ce qu'il acquiert, mais *comment* il l'acquiert. Le plus précieux, le plus rentable est dans le bon sens, l'affection des parents, les manifestations de la tendresse et de l'amour maternel et paternel.

Il n'est pas inutile de rappeler à ce sujet les constatations faites aux Etats-Unis :

Dans des cliniques et des crèches remarquablement équipées au point de vue de l'hygiène, des enfants provenant de milieux familiaux non moins excellents au point de vue des soins physiques accordés aux bébés prospéraient moins bien que les nourrissons de familles très pauvres vivant dans des conditions de salubrité et d'alimentation laissant fort à désirer. Ils étaient atteints de ce qu'on a appelé la maladie du marasme : amaigrissement, état de langueur, dépérissement. On enquêta et l'on trouva ce dont ils souffraient : uniquement d'un manque d'affection. Leurs mamans ne s'occupaient pas d'eux, estimant avoir rempli leur rôle en leur assurant des conditions de vie matérielle enviables, par ailleurs.

On trouva le remède. Ces enfants affectivement abandonnés furent remis à des nourrices soigneusement sélectionnées ou à des nurses particulièrement choisies, et la guérison vint, démontrant la valeur vitale des caresses maternelles, de la tendresse manifestée, nécessaires pour la santé physique dans l'immédiat ; pour la vie émotive et le développement de l'équilibre affectif dans le futur.

* * *

On peut conduire un esquif sur une mer démontée et atteindre le port, à condition que le bateau soit solide, que le pilote tienne

d'une main ferme le gouvernail, qu'il ait l'énergie suffisante pour résister au courant et à la vague.

On peut se diriger dans la tempête et dans le brouillard à la montagne si l'on est suffisamment équipé, si l'on possède une carte et une boussole, si l'on garde son sang-froid, si l'on assure ses pas.

Il est vain, dans des situations semblables, de regretter les imprudences ou les erreurs commises, de récriminer contre soi-même et contre les autres : c'est inutile et c'est trop tard. Il faut faire face, il faut agir, retrouver la sécurité.

Evitons donc d'aboutir à des situations tragiques ou désespérées : éduquer c'est réfléchir, c'est prévoir, c'est choisir.

Nos enfants peuvent et doivent avoir une existence utile et heureuse dans le monde instable et peu sûr d'aujourd'hui.

Ils le pourront si nous, leurs éducateurs et leurs parents, par notre exemple et notre action plus que par nos remontrances ou nos lamentations ; par notre propre adaptation à la vie ; par notre résistance aux appels de la propagande, le choix judicieux de ce que nous voulons accepter ou refuser pour eux, le rejet des solutions de facilité, nous leur inculquons, dans l'atmosphère paisible et roborative du foyer, des consignes de vie traduisant un idéal que nous vivrons intensément devant eux. Nous leur donnerons ainsi la possibilité de se créer une hiérarchie des valeurs et des besoins avec la volonté de respecter celle-ci. Alors, mais alors seulement, nos efforts d'éducateurs favoriseront le plein épanouissement de leurs virtualités positives qui donneront à leur vie la plénitude, l'utilité et le bonheur auxquels nous aspirons pour eux.

R. DOTTRENS.